

La passion de mon frère pour le football est née assez tôt. Enfant, notre mère lui avait offert une petite balle en caoutchouc qu'elle avait achetée en ville. Il apprit à marcher et à taper du pied en même temps. Lorsqu'il tombait, il rampait jusqu'au ballon, se remettait debout et tapait dessus avant de retomber. Notre mère l'encourageait en l'applaudissant :

– Bravo, mon fils, tu es un champion !

Il recommençait, en y mettant encore plus de cœur. Avec les années, ses pas s'étaient affermis, ses tirs avaient gagné en précision, et ça commençait à manquer d'intérêt de taper seul sur le ballon rond. À l'école coranique, il attendait impatiemment la récréation pour jouer avec ses camarades. Malgré les prêches du maître d'école, qui réprouvait le football, le jeu se prolongeait à la sortie des cours. Un vrai ballon, il n'y en avait pas souvent. Débrouillards, comme tous les enfants du tiers-monde, les garçons ramassaient des chiffons ou des éponges et les mettaient en boule dans un sac en plastique pour satisfaire leur passion. La nature du ballon pouvait varier d'une semaine à l'autre, les règles du jeu être écorchées de temps en

temps – il arrivait que des techniques de lutte traditionnelle fassent irruption sur le terrain –, mais la pratique de leur sport favori relevait du sacerdoce et ils ne laissaient rien l'entraver longtemps. Personne ne pouvait les empêcher de se rendre sur ces terrains vagues d'où ils revenaient exténués, couverts de poussière, les pieds truffés d'épines.

Longtemps, leurs aînés, qui fréquentaient l'école primaire française, furent leurs seuls modèles. Ces derniers, organisés en équipes et entraînés par l'instituteur, se faisaient appeler sur le terrain du nom de leurs idoles françaises. Les quelques noms à consonance africaine qu'on entendait étaient ceux des rares enfants du pays jouant à l'étranger, en France pour la plupart. Ainsi, tous les samedis après-midi, le capitaine Michel Platini et compagnie soulevaient la poussière de Niodior pour le plus grand bonheur de leurs petits spectateurs, toujours admiratifs. Jamais les gamins ne manquaient ce rendez-vous hebdomadaire. Mais, un samedi – c'était bien avant mon départ pour la France –, Platini et ses coéquipiers jouèrent sans entendre l'habituelle clameur qui les exaltait. Les petites dunes de sable en bordure du terrain, encore bosselées d'avoir porté la foule du dernier match, assistaient muettes à la rencontre. Seul le sifflet de l'instituteur ponctuait leurs actions qui déclenchaient, auparavant, les applaudissements et les dithyrambes d'un public conquis. Le match fut plus éprouvant qu'à l'accoutumée. Démotivés, les joueurs sentaient le sable les englober jusqu'aux chevilles et s'en dégageaient de moins en moins vite.

Malheureux celui qui lit sa gloire dans le regard versatile du public ! Lorsque retentit le dernier coup de sifflet, le capitaine Platini aux cheveux crépus et ses comparses ignoraient encore qu'un événement de taille venait de bouleverser la vie de l'île.

Le village venait d'accueillir sa première télévision ! L'homme de Barbès, arrivé la veille au soir, avait attendu le milieu de l'après-midi, peu avant l'heure habituelle du coup d'envoi, pour défaire ses valises. D'une de ses malles magiques il avait sorti cet appareil étonnant, devant les yeux ronds de ses quatre épouses flanquées de bambins qu'il ne connaissait que de nom. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et les enfants ne furent pas les derniers à accourir. Pour la première fois de leur vie, la majorité des habitants pouvait expérimenter cette chose étrange dont ils avaient déjà entendu parler : voir les Blancs parler, chanter, danser, manger, s'embrasser, s'engueuler, bref, voir des Blancs vivre pour de vrai, là, dans la boîte, juste derrière la vitre. Le spectacle se prolongea jusque tard dans la soirée. Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent un de leurs compatriotes donner des nouvelles du pays et de l'étranger avec des images à l'appui ! Ainsi, les Noirs aussi savaient se servir de la magie des Blancs ! La seule déception, car il y en avait une, c'était l'impossibilité de comprendre, malgré son jeu de mains, ce que baragouinait le journaliste. Des regards interrogateurs se tournèrent vers Ndogou ; renvoyée du collège pour redoublements fréquents, elle était revenue au village et ne travaillait pas encore au télé-

centre, inexistant à l'époque. Alors elle faisait la traductrice :

«L'avion présidentiel a décollé de l'aéroport international de Dakar, ce matin à 8 heures. En effet, le Père-de-la-nation, accompagné de notre aimable ministre de l'Équipement, inaugure aujourd'hui, à Tambacounda, une pompe à eau offerte par nos amis les Japonais. En fin de journée, Son Excellence, monsieur le Premier ministre, s'est rendu au port autonome de Dakar pour réceptionner un cargo de riz offert par la France, afin de secourir les populations de l'intérieur du pays touchées par la sécheresse. La France, un grand pays ami de longue date, fait savoir, par la voix de son ministre des Affaires étrangères, qu'elle s'apprête à reconsidérer prochainement la dette du Sénégal. Santé maintenant : notre ministre de la Santé note une nette recrudescence du paludisme avec l'arrivée des premières pluies. Des équipes de médecins stagiaires, appelées familièrement médecins de brousse, seront envoyées prochainement dans les zones rurales. Enfin, pour terminer ce journal, sachez que nos braves Sénéfs (Sportifs nationaux évoluant en France) s'illustrent de plus en plus dans le tournoi des clubs français, comme le démontrent ces quelques images de nos confrères de France 2. Selon le ministre de la Jeunesse et des Sports, ils devraient bientôt revenir au pays pour s'entraîner avec les autres joueurs de l'équipe nationale, en vue de la Coupe d'Afrique des Nations. Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir. »

L'interprète n'eut pas besoin de traduire cette der-

nière phrase : tout le monde se fendit d'un ample « Bonsoir », une vieille dame fit même un signe de la main au journaliste, dont l'image resta un instant déformée et tremblotante. Bien sûr, cela faisait plus de trente ans que Jean Frémont avait bricolé sa télévision, mais nos cameramen à nous en étaient à leurs balbutiements. L'image était encore aussi capricieuse que mystérieuse.

Madické et ses copains s'extasièrent à la vue des beaux stades et du court reportage ; quelques scènes furtives, un bref récapitulatif des matchs français de la veille : un Sénégalais avait marqué un but, après avoir fait bouffer la pelouse au grand blond qui voulait empêcher sa consécration.

Les adultes restèrent sans réaction. Ils préférèrent la lutte traditionnelle au foot et ne se sentaient pas vraiment concernés par les nouvelles qu'ils venaient d'entendre. Ici, on n'a pas besoin d'une pompe à eau, même japonaise. Nichée au cœur de l'océan Atlantique, l'île de Niodior dispose d'une nappe phréatique qui semble inépuisable ; un petit nombre de puits alimente tout le village. Il suffit de creuser quatre à cinq mètres pour voir jaillir une eau de source, fraîche et limpide, filtrée par le grain fin du sable. Nul n'attend non plus quelques kilos de riz français ; cultivateurs, éleveurs et pêcheurs, ces insulaires sont autosuffisants et ne demandent rien à personne. Ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, ériger leur mini-république au sein de la République sénégalaise, et le gouvernement ne se serait rendu compte de rien avant de nombreuses années, au moment des élections. D'ailleurs,

on les oublie pour tout, le dispensaire est presque vide ; la malaria, ils s'en remettent grâce aux décoctions. Le président Père-de-la-nation n'a qu'à offrir sa paternité à qui la lui demande, ici personne n'attend rien de sa tutelle. Bref, on se moquait du gouvernement comme de ce que pouvait en raconter le journaliste !

Au bout de quelques semaines, chacun s'était fait une idée des programmes télévisuels et venait en fonction de ses centres d'intérêt.

Des nuits passèrent, étayées par la lumière bleutée du petit écran. Des saisons s'écoulèrent dans les bras de mer. Les années se succédèrent, écourtant le temps imparti aux vivants et rallongeant les muscles des jeunes footballeurs. L'Atlantique, fidèle, suçotait toujours les pieds de la belle île, mais le Platini local et ses coéquipiers n'avaient plus de spectateurs. Des joueurs vus à la télé les avaient remplacés dans le cœur de leurs jeunes fans. Petit à petit, la fièvre du foot avait saisi tous les adolescents du village. Selon les affinités, ils constituèrent des équipes auxquelles ils restèrent fidèles durant toute leur jeunesse. Celles-ci portaient des noms de clubs français, chaque enfant s'y faisait appeler du nom de son héros favori. Sur les terrains sableux, délimités par quatre bouts de bois ramassés à la hâte pour faire des buts, on pouvait donc voir le Paris-Saint-Germain affronter Marseille, ou Nantes écraser Lens, quand Sochaux ne peinait pas contre Strasbourg.